

## CHAPITRE VIII.

### Le serment de l'Empereur.

Oui, Charles-Quint avait promis à de Lalaing qu'il ne reverrait plus la belle Jeanne van der Gheenst, mais en ce moment, il avait agi par pitié pour le malheureux père.

Mais combien ce serment ne le couta-t-il point ! Car une promesse impériale, n'est ce pas un serment ? Il avait convenu avec sa belle qu'il irait la trouver le lendemain à Audenarde... Il ne le pouvait, maintenant !

Il envoya un page, muni d'un bouquet, et se fit excuser. D'abord, il avait pensé lui écrire une lettre d'adieu, mais il n'avait pu s'y résoudre. Il essaya de se convaincre qu'il était fermement décidé à ne plus la revoir, mais une voix lui criait au plus profond de lui-même qu'il essayait de se tromper. Non, il ne le ferait pas !

Mais l'empereur pouvait-il reprendre la parole donnée ? Mais la promesse lui avait été imposée ! Qu'importe ! celui qui fait les chevaliers doit donner l'exemple de la foi chevaleresque.

Il ne la reverrait plus, non, plus jamais — il en avait la ferme intention, — mais il n'avait pas promis de ne plus penser à sa chère Jeanne ! Ne plus y penser !... Grand Dieu !... jamais il n'y réussirait ! Son image chérie ne quittait pas sa pensée.

Ah ! s'il était simple bourgeois ! Il se représentait le bonheur qu'il aurait à vivre avec elle, la femme de son choix. Il lui construirait une maison, point trop grande et située dans une vallée pittoresque.

Un jardin s'étendait devant et derrière l'habitation. Une vigne vierge escaladait la façade. Et durant l'hiver, quand les fleurs manquaient, il y aurait le foyer ; la marmite qui doucement ronronne ; la douce chaleur ! tandis qu'à l'extérieur la tempête fait rage et que la neige tourbillonne ; tandis que le vent hurle de dépit dans la cheminée, mais il est si impuissant qu'il ne par-



En septembre 1506, Philippe le Beau, père de Charles-Quint, échauffé par le jeu de paume eut l'imprudence de prendre une boisson glacée. Il s'attira par là un accès de fièvre chaude et mourut à Burgos à l'âge de 25 ans. (page 27)

vient pas même, dans cette calme chambre, à agiter l'intime lueur de la chandelle.

Et la maison s'emplit de petits chérubins, et il danserait avec eux et Jeanne, dont les doux yeux lui empliraient l'âme d'une sainte joie.

Oh ! vivre toujours avec elle ! toujours pour elle ! Voir comme elle aurait du bonheur à cause de lui ! Oh ! combien il serait facile de vieillir ensemble, de mourir ensemble ! Il est triste de vieillir... seul !

Il est terrible de mourir... s'il n'y a personne pour vous fermer les yeux et pour faire fleurir les tendres fleurs du souvenir sur votre tombe. Oh, le beau rêve ! Mais il est empereur ! Sa part à lui, c'est la magnificence des cours, les fanfares des champs de bataille, les arcs de triomphe ; le fracas des canons et des cloches.

Il est empereur !

Rien de tendre pour lui. Sa vie est exposée à tous les yeux indiscrets. S'il se couche, des chevaliers viennent le saluer. S'il dort, des gardes du corps

surveillent son sommeil, l'épée nue. S'il se lève, il voit apparaître aussitôt les courtisans ! quelles révérences ! que d'hypocrisie !... La femme !... La raison d'Etat lui imposera une compagne, pour la vie. Il l'appelera « madame » et ne la connaîtra jamais. Elle vivra parmi les dames d'honneur ! Lui, parmi ses courtisans et ses généraux.

Charles aime... et il maudit le trône et la couronne !

L'épouser, sa Jeanne bien aimée ! Il ne le peut ! Il est maître de l'occident, il peut édifier ou détruire villes et provinces, il est aussi puissant qu'un homme peut l'être, mais... épouser la femme qu'il a choisie, il ne le peut ?

Il est empereur, lui, et elle est de basse extraction. Plus que jamais, l'empereur recherchait la solitude. Mais de tous cotés viennent des mandataires : les courtisans l'entourent ; le luxe et la splendeur l'environnent... Il a besoin de repos et de paix intérieure.

Tout comme le commun des mortels, qui, en ses moments difficiles, pense aux lieux où s'écoula sa jeunesse, Charles-Quint se sent attiré vers Gand, sa ville natale.

Là, au milieu du peuple de Flandre, il trouvera la paix. Il se demande ce congé de huit jours comme une faveur ! Il se donnera huit jours d'isolement. Il ira retrouver son vieil ami, l'abbé de St Bavon, il lui ouvrira son cœur, il épanchera cette douleur cachée ; il se ferait violence, il ne verra plus le monde pour que personne ne puisse plus le voir et que son image chérie puisse s'effacer.

Il partit, le désespoir au cœur. Et il semblait déjà un vieillard, ce jeune homme, brisé par la douleur ; mais il tenait la parole donnée, il avait promis ! Oui, il était l'Empereur, l'homme qui personnifie la justice et la bonne foi.

Mais, hélas, il était homme aussi !

De même que l'Empereur, Jeanne Van der Gheenst avait eu la visite du vieux comte de Lalaing. Le veillard avait saisi la jeune fille par les deux mains, et lui avait dit, la voix tremblante :

— Ma fille, il ne faut plus que tu penses encore à l'empereur. Un abîme s'étend entre vous deux, un abîme qui doit vous séparer à jamais. Je comprends et j'excuse le sentiment qui s'est rendu maître de votre cœur, mais saches que cet amour ne peut engendrer pour toi que la douleur et le déshonneur. Jamais tu ne pourras devenir la femme de l'empereur et tu ne dois pas le revoir.

Jeanne avait répondu :

— Je vous le promets, père.

— Tu es une noble enfant et je savais que tu m'obéirais.

Paternellement, le veillard avait serré la jeune fille dans ses bras et l'avait embrassée sur le front.

— Il y a encore autre chose, poursuivit-il, ma bonne petite Jeanne, et j'espère qu'en cela aussi tu suivras mon conseil.

— Oui, mon père, je vous le promets, dit le pauvre enfant avec résignation et brisée par la douleur.

Passivement, elle se laisserait conduire désormais. Que lui importait la vie ? Son bonheur n'était-il pas détruit à jamais ? Le silence, la paix, l'isolement du cloître attirait son âme terrassée et meurtrie, et sous ces voûtes sombres elle pourrait pleurer à l'aise son amour malheureux.

Il lui était donc facile de promettre à l'avance tout ce qui demanderait de Lalaing. Pourtant celui-ci hésita quelques instants avant d'exposer son projet.

Il connaissait le cœur humain et il comprenait très bien ce qui se passait dans le cœur de sa fille adoptive. Il prévoyait que sa proposition serait rejetée d'abord avec violence, mais il savait aussi qu'un abattement suivrait, dont il comptait profiter pour arriver à ses fins.

— Bonne Jeanne, dit-il, je comprends combien grand doit être ton chagrin. Tu es jeune, ton intelligence est encore entourée du tissu charmant des illusions. L'amour a pénétré dans ton cœur et je le sais par expérience, hélas ! combien douloureux peut être un premier amour. Mais tu ne dois pas te laisser abattre ; bientôt tu retrouveras la paix intérieure, le calme de l'esprit, et tu redeviendras la joyeuse enfant qui fit si souvent retentir mon palais de l'écho de ses joyeuses chansons.

La jeune fille garda le silence, mais elle se disait à part soi : Non, le temps de la joie est passé, il ne reviendra pas, mon bonheur est détruit à jamais.

Antoine de Lalaing poursuivit :

— Il existe un bon remède à ton mal.

— Lequel, mon père ?

Le comte ne répondit pas directement.

— Avant d'avoir rencontré l'empereur, poursuivit-il, tu n'avais jamais pensé au mariage ?

— Non, père.

— En est-il bien ainsi ?

— Mais oui, père.

— Pourtant tu sais bien qu'un des jeunes gens les plus riches de la ville t'aime et prétend à ta main.

Jeanne ne répondit point, mais regarda dans le vide d'un air songeur.

— Tu connais bien le sire Duvivier ?

— Oui, père ?

— C'est un beau et brave garçon : il t'aime tendrement et sa fortune lui permet de t'assurer le bonheur matériel. Jean sait que l'empereur t'aime et que tu le lui rends, mais, malgré tout son amour n'a pas diminué.

Le comte s'aperçut bien que cette communication ne parvenait pas à intéresser la belle enfant. Après un instant de silence il poursuivit :

— J'ai parlé Jean Duvivier, aujourd'hui. Il m'a chargé d'une commission pour toi.

— Pour moi ?

— Oui.

— Et quoi donc, père ?

— Il m'a demandé la main de ma fille adoptive.

— Ma main, père !

— Oui, ma chère Jeanne, et je viens te prier d'accepter.

— Non, mon père, je ne l'aime pas et il me serait impossible de l'épouser. D'ailleurs je ne me marierai jamais.

— Oh oui ! c'est là le raisonnement de toutes les jeunes filles, après un amour contrarié. Mais crois moi, mon enfant, ces blessures guérissent aussi et ta jeunesse et ta beauté ne peuvent pas être enterrées sous le linceul d'un amour malheureux.

— Je n'ai pas envie de me marier, mon père, et je ne le ferai jamais. Le vieillard sourit. Il avait éprouvé ce qu'est le mal d'amour et avait été étonné de la rapidité avec laquelle ces plaies guérissent. Mais ici tous ses raisonnements se brisaient sur la ferme volonté de la jeune fille. Il avait beau dire qu'un mariage était le meilleur moyen d'oublier son mal, elle refusa et voulut garder son premier rêve d'amour pur et vierge dans son cœur.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis cet entretien. Elle n'avait plus rien entendu ni appris de l'empereur. Au commencement elle avait craint de le rencontrer et croyait qu'il viendrait la voir. Elle s'était fermement promis de

fuir le royal jeune homme et de ne pas lui permettre d'entrer chez elle, quoi qu'il puisse faire.

Mais les jours et les jours se passaient sans qu'elle apprenne rien de lui. Lentement un désenchantement se fit jour dans son cœur. Pourquoi ne venait-il pas ? L'avait-il oubliée ?

— Oh oui ! pensa-t-elle. L'animation et la diversité de la cour ont déjà chassé mon visage de son cœur. L'empereur ne s'y trouve-t-il pas au milieu de nobles et belles dames ?

Une autre femme aurait-elle déjà pris sa place et conquis son cœur ? Combien la jalousie fait souffrir ! Jeanne devint de plus en plus triste et Barbara ne pouvait s'imaginer la cause des souffrances de sa maîtresse, qu'elle voyait assise des heures et des heures à la fenêtre, en regardant la Grand' place d'un air rêveur.

Barbara secouait la tête et, comme elle remarquait que sa maîtresse pâlisait chaque jour davantage, elle essuya ses yeux, où brillaient deux grosses larmes, avec la pointe de son tablier.

Certain jour, où les regards de Jeanne inspectaient de nouveau la Grand' place, son attention fut soudain attirée par un cortège de gentilshommes. Elle tressaillit, car en tête du cortège elle venait d'apercevoir l'empereur. Elle se dressa tout à coup et s'écria involontairement :

— Lui !... c'est lui !

A le voir de près, elle remarqua qu'à la poignée de l'épée du jeune homme flottait un ruban rose, le ruban... de la séance de tir !

Comme son cœur bondit de joie ! Il ne l'avait donc pas oubliée ! L'empereur, non ! il ne l'avait pas oubliée ; il regarda dans la direction de la maison et ayant aperçu Jeanne, il ôta son chapeau et la salua gracieusement.

Tout sembla s'obscurcir devant ses yeux, et, profondément troublée, elle s'affaissa sur une chaise. Le choc avait été trop grand et elle se mit à pleurer nerveusement.

— Oh mon Dieu ! comme je l'aime ! comme je l'aime !

Elle se sentait poussée à courir vers l'aimé, mais la pudeur virginale la retint. Et puis, n'avait-elle pas promis à son père de ne plus revoir l'empereur ? Ne savait-elle pas par elle-même que son amour n'était que chimère et ne pouvait lui causer que du déshonneur !

Oui, mais il lui était pourtant permis de le voir : il ne l'apercevrait même pas ! Mais il lui était impossible de rester à la maison, elle voulait être plus

près de son aimé ! Rapidement elle prit son manteau et s'en enveloppa. Le capuchon couvrait ses boucles luxuriantes et de son visage on ne voyait que les yeux. Mais à peine était-elle sortie qu'une voix lui murmura à l'oreille :

— Jeanne !

Oh ! elle resta comme clouée au sol ; ses jambes refusaient tout service, et elle dut s'appuyer au mur.

— Jeanne, je t'aime toujours. J'avais promis de ne plus te revoir... Le sort ne l'a pas voulu : je n'ai pas cherché cette rencontre. Je me suis approché de ta maison pour être plus près de toi, ma chérie... m'aime-tu encore ?...

La jeune fille ne put répondre à tel point ses lèvres pâles tremblaient. Le prince répéta :

— M'aimes-tu encore, Jeanne ?

— Majesté, je... commença la jeune fille.

— Appelles moi comme jadis, ma Jeanne. Pour toi je ne suis pas un prince, mais un fiancé.

— Sire, je ne puis vous revoir.

Elle essaya de dire « non ». Mais elle ne put prononcer ce mot cruel. Le jeune homme remarqua bien qu'elle l'aimait tendrement.

— Oui, dit-il, tout comme moi tu regrettes cette séparation. J'ai promis de ne plus te revoir, mais je ne puis vivre sans toi. Je sais depuis longtemps que je serai vaincu dans cette lutte contre moi-même. Ma Jeanne, dis moi que tu m'aimes encore !

Deux larmes étincelèrent dans les yeux de la jeune fille. A voix basse, et tandis que ses joues s'empourpraient, elle dit.

— Je vous aime plus que la vie, mais je dois vous fuir !

— Me fuir, Jeanne !

— Il le faut, je l'ai promis à mon père adoptif.

Charles dit d'un ton grave :

— Il le faut, répéta-t-il, oui, mais cela ne se peut. Te fuir, t'éviter, ne plus te voir, non, cela m'est impossible. Ma vie est liée à la tienne ; mon salut réside en ton bonheur... Je descendrai du trône pour venir à toi ; je jeterai mon diadème par dessus les moulins pour te faire mienne, car tu es tout pour moi...

Les yeux de l'Empereur s'humectaient.

— Oh Jeanne ! poursuivit-il, depuis deux semaines je mène une vie d'enfer... j'ai déchiré ma poitrine avec mes ongles, à force de souffrir... je me suis

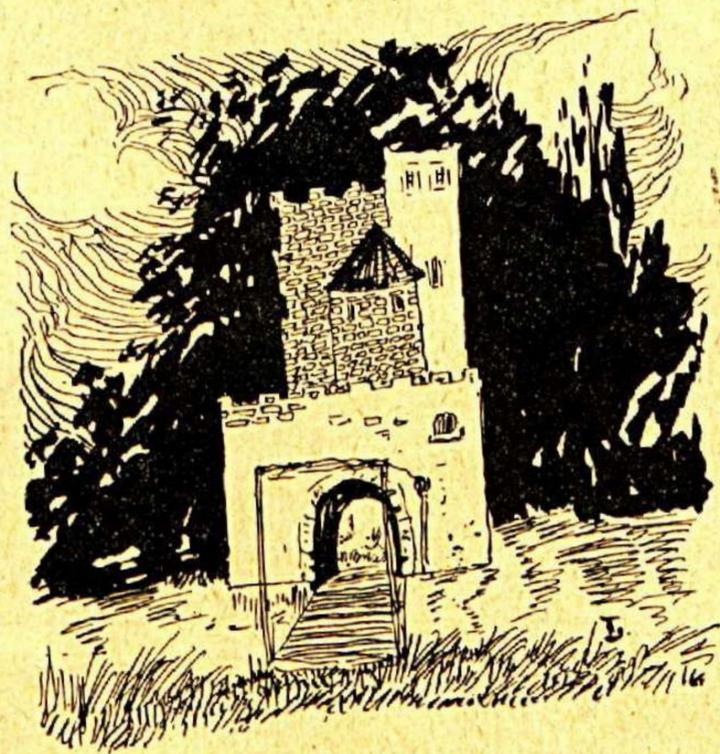
vêtu d'un froc de bure rude... J'ai prié Dieu, je l'ai imploré, mais je n'ai pas trouvé de consolation... Mon esprit était distrait, et tandis que mon corps saignait sous les coups répétés de la corde à nœuds, je ne trouvais pas de répit... Ma Jeanne, je serais même revenu si toute la terre s'était dressée entre nous, je devais te revoir, baigner mon regard dans tes beaux yeux... J'avais donné ma parole impériale, je l'ai rompue, je suis tombé ! Pour toi, oh ma Jeanne, pour toi seule. Pour ton cœur... Je te prendrai pour femme, je te ferai impératrice....

Ces paroles étaient musique bien douce aux oreilles de Jeanne. Elle ne résista plus et s'abandonna.

Elle ne s'occupa pas plus que l'empereur des gentilshommes et des bourgeois qui assistaient de loin à cette scène.

Et quand ils se séparèrent un seul mot fut échangé :

— A demain !



# Les Facéties de Charles-Quint

